

C'est ainsi que mourut Simon Taketa pour la confession de la foi. Il était âgé de 35 ans. Ce martyre eut lieu un peu avant le jour, le 9 décembre 1603.

Jeanne et Agnès se retirèrent dans leur chambre. Hishida étant venu les voir, il les trouva baignées dans leurs larmes, ce qui l'étonna fort. « Quoi ! » leur dit-il, « vous avez vu mourir Simon avec tant de constance, et maintenant qu'il est mort, vous vous abandonnez à la douleur ! » Elles lui répondirent qu'elles ne pleuraient pas sa mort, mais de ce qu'elles étaient encore en vie, et qu'elles appréhendaient de n'être pas jugées dignes de souffrir le martyre Hishida plus surpris qu'auparavant, ne pouvait assez admirer le courage et la vertu de ces deux femmes, et pour les consoler, leur dit qu'elles pourraient bientôt avoir l'accomplissement de leurs désirs, puisque Madeleine, veuve de Jean Minami, était condamnée à mort : « Car vous ne devez pas, » leur dit-il, « vous attendre à être mieux traitées qu'elle. Cette nouvelle les réjouit si fort, qu'elles se mirent aussitôt à genoux pour en remercier Dieu ; et depuis ce temps-là on ne vit aucune marque de tristesse sur leur visage.

Les trois *Jhiyaku* étant allés aussi auprès d'elles, dans l'intention de les consoler, ils les trouvèrent pleines de joie, et elles leur en dirent la cause. Ensuite elles les remercièrent des bons offices qu'ils avaient rendus à Simon, et les conjurèrent de les assister aussi elles-mêmes jusqu'au dernier soupir.

Quand le soleil fut levé, ne doutant pas que ce jour ne fût le dernier de leur vie, elles se mirent en prières, et récitèrent les Litanies de la Sainte Vierge devant une de ses images. Elles étaient si contentes, que les païens qui gardaient le corps de Simon, en étaient dans l'admiration. Mais ce qui les combla de joie, fut que Kokuzayemon leur accorda la grâce qu'elles demandèrent, de mourir avec la vertueuse Madeleine, veuve de Jean Minami, qui était mort le jour précédent pour la foi.

On l'amena chez elles vers le soir, avec un petit enfant de sept à huit ans, nommé Louis, qui était fils du frère aîné de Jean, et qu'il avait adopté parce qu'il n'avait point d'enfant de Madeleine son épouse. Lorsque ces trois femmes se trouvèrent ensemble, elles se félicitèrent réciproquement, en versant des larmes de joies, elles remercièrent Dieu de la grâce qu'il leur faisait, de les vouloir bien recevoir en sacrifice. « Quel bonheur pour nous, s'écrièrent-elles, de mourir sur une croix comme Notre Sauveur ! C'est notre cher Simon, disaient Jeanne et Agnès, qui nous a mérité cette grâce. Et moi, disait Madeleine, j'en suis redevable aux prières de Jean, mon glorieux époux. » Ensuite se tournant vers le petit Louis, qui était condamné à mourir avec elle, elle lui dit : « Mon fils, nous allons au ciel trouver votre père. Quand vous serez en croix, les bras étendus, n'oubliez pas de dire jusqu'à la mort, *Jesus, Maria*. » L'enfant le lui promit ; et Madeleine voyant la résolution de ce petit innocent, le baisa tendrement, et ne put s'empêcher de verser des larmes.

Le gouverneur attendit qu'il fit nuit pour les mener au lieu du supplice, appréhendant quelque tumulte du peuple, si on les faisait mourir en plein jour. Quand tout fut dans le silence, il les fit avertir de se disposer à partir. Elles le firent par quantité de prières, puis sortirent de la maison vêtues de leurs plus belles robes. Agnès pria Joachim de lui porter le tableau de Jésus couronné d'épines, devant lequel son cher Simon était mort.

Elles trouvèrent à la porte trois *norimono* (palanquins dans lesquels les personnes de qualité se font porter par deux hommes). Le gouverneur les avait fait tenir prêts, pour marquer l'honneur qu'il portait à la mère et à la